

II

CHASTETÉ ET SEXUALITÉ

UN ANGLE MORT DANS LE PROPOS SUR LA SUITE DU CHRIST

Ce chapitre est indispensable pour que cet ouvrage ne ressemble pas à ces propos sur la chasteté qui énoncent des principes respectables, voire de profondes pensées spirituelles, mais qui laissent leurs lecteurs sur leur faim car ils n'ont pas répondu à leur principale question – quotidienne parfois : dans cette vie que j'ai choisie, que faire avec mon désir, que faire avec mes émotions ? La chasteté exige-t-elle que je doive chercher à les faire disparaître ? Dans les pays latins, on pratique plutôt la discrétion sur ces sujets, ce qui renvoie chacun à sa solitude, et lui permet d'imaginer qu'il est le seul à lutter. Seules quelques plaisanteries plus ou moins fines viennent parfois détendre l'atmosphère et les rires qu'elles suscitent manifestent le soulagement de découvrir que d'autres connaissent les mêmes difficultés.

Pendant longtemps, le seul conseil pratique qu'un jeune novice ou qu'un séminariste pouvait recevoir des Anciens était de prier la Vierge Marie – ce qui ne produit pas toujours les résultats attendus et qui n'est pas très respectueux de la Mère de Dieu. Aujourd'hui ce conseil, toujours pratiqué, s'accompagne volontiers d'un encouragement à pratiquer une activité physique. Faire du sport régulièrement est, en effet, un bon moyen pour évacuer des tensions, mais est-ce que cela répond toujours à un désir ? Combien

de novices et de séminaristes se sont vus infliger d'interminables parties de foot sensées leur faire du bien alors que ce à quoi ils aspiraient était d'avoir du temps pour dessiner, ou d'avoir accès, au moins une fois de temps en temps à la cuisine pour améliorer l'ordinaire ! Le sport peut être, pour certains, une activité épanouissante et qui va les aider à intégrer leur corps dans leur nouvel état de vie ; mais pour d'autres cette place du corps et de la sensibilité s'exprimerait plus facilement par des activités artistiques ou manuelles. Il faut que les formateurs soient plus attentifs à cette diversité, sinon ils risquent fort de susciter l'inverse de ce qu'ils recherchent et d'augmenter le malaise à l'égard du corps. Ils doivent ainsi prêter attention au désir du sujet, et ne pas faire de ces activités un simple devoir s'ajoutant aux autres. Lorsqu'on demande à quelqu'un ce qui lui ferait vraiment plaisir dans la forme de vie qu'il a choisie, il est rare qu'il hésite longtemps avant de répondre, et il est rare qu'il évoque une activité qui ne serait pas cohérente avec sa vocation. Mais ce sont parfois les structures, les communautés ou les instances de formation qui s'effarouchent à l'idée de poser la question, ou d'entendre des réponses qui ne correspondraient pas à ce que l'on fait habituellement.

Nous n'allons pas proposer de solution miracle, mais tenter de nommer les composantes de ce malaise qui touche une large majorité d'hommes engagés dans la chasteté évangélique, quelle que soit leur forme de vie et quel que soit leur âge. Lorsque j'étais jeune et que je me dirigeais vers la vie religieuse, un vieux moine me fit cette confidence : « On te dira sûrement qu'après cinquante ans ces questions-là s'apaisent, n'en crois rien... »

Certains pourront peut-être s'étonner de la place accordée ici au désir. Ils ont une expérience personnelle qui leur donne l'impression d'avoir dépassé ces questions, voire de ne les avoir jamais rencontrées. Il est vrai que la place du désir d'ordre sexuel est très variable d'une personne à l'autre : ce qui est une épreuve quotidienne pour les uns n'est qu'un vague souvenir pour les autres. Un célèbre théologien dominicain lança un jour cette affirmation qui laisse un peu rêveur : « À dix-huit ans, j'avais réglé les problèmes de la sexualité et j'ai pu me mettre à travailler... » Faut-il en conclure que ceux qui pensent avoir réglé la question sont plus chastes que les autres ? Il serait naïf que de limiter la vertu de chasteté à la réduction du désir physique, et de ne pas voir les éventuels dérèglements qui peuvent survenir dans bien d'autres domaines de l'existence et qui relèvent pourtant de la chasteté. Ceux qui croient être des anges sont parfois de grands séducteurs, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Avons-nous banni le trouble de nos vies ?

Si la question de la chasteté et du désir est à ce point absente du discours et de la formation des prêtres et des religieux, est-ce imputable à une forme de pudeur ? N'est-ce pas plutôt lié à une conception impraticable de la chasteté dans laquelle celle-ci est assimilée à l'absence de trouble ou d'émotion ? Une vertu chrétienne se trouve alors réduite à un idéal stoïcien, au mépris de l'incarnation. Chercher à vivre dans la chasteté, est-ce tout faire pour n'être jamais troublé, voire ébranlé ? Le paradoxe est que l'ébranlement

est d'autant plus violent que l'on avait imaginé pouvoir évacuer complètement la sexualité de sa vie. En cherchant à éviter à tout prix le trouble, on ne fait que préparer des séismes destructeurs.

Le trouble qui survient dans le champ de la sexualité nous prend à l'improviste, et il nous atteint bien plus profondément que les émotions ou sensations corporelles qui l'accompagnent. Être troublé parce que l'on ressent de l'attirance pour quelqu'un, parce qu'on est ému par la proximité corporelle ou par la voix de quelqu'un à qui on pense beaucoup, cela nous ébranle et nous inquiète. Surpris par notre trouble, nous nous inquiétons d'être humains et nous en concluons que nous sommes coupables. Le père Dominique Bertrand, s.j., notait à ce sujet :

Car, alors, ce ne sont pas tellement une pudeur ou une chasteté vraies qui sont nos mobiles : c'est plutôt la peur panique de nous voir vulnérables. Nous craignons moins devant les forces de la vie que d'avoir à constater la faiblesse au centre de nous-mêmes. Nous tentons de ruser avec le trouble. Il fallait l'accepter, pour l'éclaircir : premier faux pas, hors du réel¹.

La « peur panique de nous voir vulnérable » n'est pas une forme de vertu, et il est essentiel de ne pas l'identifier à la chasteté. Celle-ci est le choix de ne rien préférer à l'amour du Christ, de rester cohérent avec la forme de vie que l'on a choisie. C'est un recentrage jamais acquis, jamais terminé et qui intervient non pas malgré le trouble

1. D. BERTRAND, « Pour une chasteté humaine », *Christus*, 66, 1970, p. 206-220.

mais dans le trouble, au plus intime d'un être vulnérable. Le trouble n'est donc pas à éviter : ce serait ignorer notre condition humaine. Et nous verrons que Thomas d'Aquin présente l'insensibilité comme le vice le plus contraire à la tempérance et donc à la chasteté¹. Ce n'est pas le trouble qui est de l'ordre du péché, mais ce que nous en faisons, comment nous nous comportons à son égard. Se sentir ébranlé n'est pas une catastrophe, c'est le signe que nous sommes affectivement vivants et qu'il existe en nous une aspiration à entrer en relation, à aimer et à être aimé. Le trouble est une expérience privilégiée pour mieux connaître ce qui constitue notre désir et pour se reconnaître vulnérable.

Dans une lettre qui eut un grand impact, le frère Timothy Radcliffe, alors Maître de l'Ordre dominicain, avait surpris les religieux en abordant la question de la chasteté sans faire l'impasse sur le trouble, l'émotion et la vulnérabilité². Son texte reste, vingt après, d'une grande force d'interpellation, parce qu'il invite à ne pas confondre chasteté et insensibilité. Il se démarque franchement de ce qu'on pourrait lire comme une influence de la culture contemporaine sur la vie spirituelle et religieuse : le culte de l'équilibre ou de la sérénité. Aujourd'hui, on cherche par tous les moyens à être bien dans sa peau, à évacuer les tensions, comme les toxines. Nous sommes plus marqués que nous ne le croyons par des spiritualités venues d'Orient et « revues » en Occident, qui nous font imaginer que l'impassibilité serait le sommet de la vie spirituelle. Pour être bien, il faudrait

1. Voir p. 111.

2. « La promesse de vie » dans T. RADCLIFFE, *« Je vous appelle amis »*, Paris, Éd. du Cerf, 2000, p. 201-244.

évacuer les tensions, éviter tout conflit. La vie spirituelle se situerait dans un ailleurs, en dehors de ce monde qui nous donne le tournis. Prier, serait se retirer dans la tour d'ivoire de son silence et de son invulnérabilité.

Le frère Timothy est enraciné dans une tradition étrangère à cette perspective. La prière dominicaine est née des cris nocturnes de saint Dominique intercédant pour les pécheurs, dans les larmes. Le détachement prêché par les Rhénans est un appel à la gratuité dans la relation à Dieu, pas à l'impassibilité. Tout en prêchant inlassablement le détachement, Maître Eckhart savait ce qu'étaient la joie et les larmes suscitées par l'amitié ou la trahison. Il n'enseignait pas l'insensibilité, mais la capacité à ne pas laisser les créatures envahir la place de Dieu dans l'âme. Le *Dialogue* et les lettres de Catherine de Sienne sont pleins des clameurs nées de la compassion. Il s'agit pour le prêcheur de porter dans sa chair la détresse et les aspirations de ceux à qui il parle. Comment parler du salut comme d'une réalité vitale si on n'a jamais connu l'impasse du péché, la nuit du doute, comment être capable de compassion si l'on s'est rendu insensible ?

Le Maître de l'Ordre dominicain invitait ses frères à se libérer de cette contrefaçon de la chasteté et de la vie spirituelle que serait l'invulnérabilité, l'impassibilité. Le but de notre vie n'est pas la santé, mais la sainteté. Il est vrai qu'il est plus confortable d'être intouchable, invulnérable, mais alors on est surtout sûr d'être mort. La vie religieuse n'est pas une vie protégée, équilibrée et sans tempêtes. Il est important de le rappeler aussi bien à ceux qui ont trop appris à étouffer en eux toute manifestation de sensibilité, qu'à ceux qui sont venus chercher dans la vie religieuse un refuge contre les tribulations du monde. Il ne faut pas

oublier que la vie consacrée, c'est d'abord la vie, avec ses joies et ses nuits, avec ses désirs et ses doutes. Aussi, il ne s'agit pas de mettre en place un équilibre immuable, de faire de nous des forteresses closes, mais de chercher, dans tout notre être, à faire jaillir la vie. C'est ce qu'enseignait un autre dominicain anglais, le père Bede Jarrett, dans une lettre à un jeune moine bénédictin :

Un cloître n'est pas une citadelle mais un champ de bataille, votre noviciat n'était pas là pour vous protéger mais pour vous mettre à l'épreuve. Vous n'avez pas été préservé de toute rencontre avec le mal, vous avez été sauvés d'être vaincu par lui. Il n'a pas dit « vous ne rencontrerez pas de tempête » mais « vous ne serez pas vaincus »¹.

Que faire avec son désir ?

Souvent, des religieux qui confient leurs difficultés d'ordre sexuel semblent porter une grande honte d'être des hommes de désir. Leur vie serait tellement plus simple si tout cela n'existait pas... Mais on ne peut avancer dans une certaine liberté que si l'on ose connaître et reconnaître ce dont on souhaite être libéré. La première chose à faire devant le désir est de reconnaître sa présence, de ne pas faire comme s'il n'existait pas. Or le désir est une caractéristique fondatrice de la personne humaine, attirée par le bien pour lequel elle a été créée. Il ne faut donc pas se précipiter pour désigner le

1. Lettre de BEDE JARRETT à un jeune moine, 1934, dans B. BAILEY, S. TUGWELL, A. BELLENGER (éd.), *Letters of Bede Jarrett*, Downside Abbey and Blackfriars Publications, 1989, p. 180-182.

désir comme un péché, ou comme une « pensée impure ». Il n'est pas impur pour un homme d'être habité par un désir, non seulement de bonheur, mais même de plaisir physique, car c'est le signe qu'il cherche le bien, et qu'il le cherche avec tout son être, corps compris. Le discernement moral ne porte pas sur l'existence du désir, mais sur ce que nous en faisons, sur la réponse que nous lui apportons.

Dans ce travail de connaissance et de reconnaissance des formes que prend le désir en nous, peuvent apparaître des images ou des fantasmes qui nous font peur tant ils sont transgressifs. Même si c'est inconfortable, il est utile de savoir s'arrêter devant ce genre d'expérience pour en approfondir le sens. Qu'est-ce qui me fait peur, au fond ? Est-ce parce que je me crois capable d'agir ainsi ? Est-ce parce que ces désirs révèlent une part de moi que je ne veux pas voir, que je n'arrive pas à admettre ? Est-ce parce que j'avais rêvé que mon engagement à la suite du Christ rendrait de tels fantasmes impossibles ? Les fantasmes sont le produit de notre inconscient, nous n'en portons pas la responsabilité de la même façon que ce que nous faisons ou disons. La seule part que peut prendre la volonté dans leur genèse est la façon dont elle accepte de nourrir l'imaginaire de telle ou telle façon. Mais, le plus souvent, l'inconscient est capable d'élaborer les scénarios les plus loufoques à partir de matériaux tout à fait respectables. Parfois le rêve ou le fantasme sont assez lisibles, et indiquent des formes de désir dont nous nous savons porteurs, mais fréquemment, ils restent difficiles à interpréter, même si nous avons déjà vécu l'aventure d'une thérapie ou d'une analyse. Mais il nous est toujours possible de les regarder en face, et reconnaître que *cela* nous habite, que notre vie intérieure, que nous

imaginions peut-être comme une sacristie propre et bien rangée, se révèle être un grenier rempli d'un bric-à-brac invraisemblable.

Si cela semble trop douloureux ou trop difficile à porter, il ne faut jamais hésiter à en parler, soit à un thérapeute, soit à un maître spirituel, soit même à un ami. Bien souvent, nous nous croyons originaux, nous imaginons que ce qui nous arrive n'est jamais arrivé à personne et la première libération est alors de s'entendre dire que ce que nous vivons est d'une grande banalité. Mettre des mots sur ce qui nous habite, oser décrire ce que nous vivons sont déjà une forme de libération, par la mise à distance que cela implique. Lorsqu'on est fasciné par une image, par une émotion, on ne peut en parler car on est dans une forme de fusion ; tenter d'en dire quelque chose, c'est déjà prendre du recul. Bien souvent, c'est le simple fait d'avoir parlé d'une difficulté à un frère ou à un ami qui suscite un changement d'attitude, et non pas les éventuels conseils que l'on a reçus. C'est parfois en racontant une situation qu'on prend soi-même conscience de ce qui s'y joue, simplement parce qu'on est sorti de la fascination. Combien de prêtres et de consacrés n'avancent pas dans ces domaines car ils n'osent jamais en parler, sauf à demi-mot lors d'une confession où le prêtre qui les écoute n'a pas toujours le temps ou la possibilité de les laisser s'exprimer vraiment. Ne parler de ses désirs que sous forme de tentations dont on s'accuse en confession, c'est être assuré d'un secret absolu qui peut aider à la parole, mais c'est aussi tout mettre sous le signe du péché, c'est-à-dire du mal volontaire, ce qui est une qualification morale erronée de ce qui s'est passé en nous.

La question fondamentale à se poser n'est pas celle de l'origine de ces désirs, ou de ces images, mais celle de la suite du Christ : « Avec tout cela, suis-je prêt à suivre le Christ, tel que je suis ? » Une telle question est d'autant plus possible, dans le cadre chrétien, qu'elle peut être posée en présence de celui dont nous croyons qu'il a fait avec chacun d'entre nous une alliance indestructible, celui dont nous osons penser qu'il porte sur nous, à ce moment-là, un regard d'amour bienveillant. « Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (Ap 3, 20).

Plutôt que de rêver de réduire à néant le désir en nous, ou de le considérer par principe comme la marque du péché, il est plus urgent et plus utile, de se connaître dans ce domaine. Pourquoi faire comme si je ne savais pas ce qui m'habite, alors que Dieu lui-même me connaît mieux que je ne me connais moi-même ? Maître Eckhart disait aux novices dominicains dont il était le prier et le père-maître : « Observe-toi toi-même, et chaque fois que tu te trouves, laisse-toi ; il n'y a rien de mieux¹. » Il ne s'agit donc pas de s'observer de manière obsessionnelle, de se regarder en permanence ou de chercher à se comprendre à tout prix. L'observation dont il est question ici est un simple regard qui permet de se connaître afin de pouvoir se laisser, c'est-à-dire de poursuivre sa route, sa quête du bien. La vie avec le Christ ne détruit pas en nous la nature, elle ne réduit pas à néant le foisonnement de nos fantasmes et de nos désirs, elle nous en libère. Combien il est difficile de reconnaître que le salut est une libération, et non pas la destruction de ce qui fait notre humanité. Engagés

1. *Entretiens spirituels* III.

à la suite du Christ, nous restons des hommes, sans aucune forme d'amputation. Mais la profondeur de notre relation avec Lui nous permet de regarder ce qui constitue notre humanité avec bienveillance et, en même temps, avec une certaine distance. Le meilleur remède à l'obsession est sans doute de se dire : « Tout cela est en moi, mais ce n'est pas l'essentiel de ce que je suis, et de ce que je suis pour Dieu. C'est en moi, mais cela ne constitue pas mon identité. Je reconnais que cela m'habite, et je poursuis mon chemin. »

Nous vivons dans une culture qui réduit au plaisir génital et au désir sexuel des aspirations nettement plus complexes. Même si c'est le désir sexuel qui surgit à la conscience, il est possible qu'il prenne sa source dans toutes sortes de besoins, d'attentes, de désirs, qui ne sont pas nécessairement mauvais et qui ne sont pas toujours sexuels : aspiration à des moments d'intimité, à une rencontre qui ne soit pas liée à l'activité ou aux responsabilités, besoin de voir s'apaiser des tensions internes, d'ordre psychologique et/ou corporel, manifestation d'un épuisement émotionnel, aspiration à connaître des moments de plaisir corporel. Je me souviens avoir accompagné un jeune malade au plus fort de l'épidémie du SIDA dans les années quatre-vingt. Il me parlait de son expérience de drague et de la multiplicité de ses partenaires sexuels. Lorsque je lui ai demandé ce qu'il avait cherché dans ces rencontres, il m'a répondu à ma grande surprise : « une épaule. » Même si les comportements ont évolué depuis, la société occidentale peut pousser au passage à l'acte sexuel parce qu'elle a du mal à accepter des manifestations affectives aussi simples entre deux hommes que le fait de s'appuyer sur l'épaule d'un ami. Répondre à une telle aspiration par une relation sexuelle est frustrant car c'est une

réponse inadaptée à une bonne question. Et cela permet de comprendre certaines expériences sexuelles vécues par des prêtres ou des religieux. Apprendre à se connaître permet souvent de trouver des réponses à ces diverses aspirations qui non seulement seront compatibles avec le choix de vie que l'on a fait, mais seront bien plus justes car adaptées à ce qui a fait naître le désir. Paradoxalement, c'est quelques fois l'activité sexuelle qui vient à l'esprit comme une réponse à apporter au désir alors que celui-ci, si on avait pris la peine de l'observer, n'était pas de cet ordre.

« Se laisser », comme y invite Eckhart, n'est pas se mépriser, mais continuer, avancer. Il n'est pas nécessaire de se mépriser pour se détacher de soi-même. Si un homme éprouve des désirs d'homme, pourquoi s'en mépriserait-il, sinon parce qu'il avait rêvé que son engagement à la suite du Christ ferait de lui un être asexué le privant de sa condition corporelle ? Quelques années après le Concile, le psychanalyste jésuite Denis Vasse dénonçait déjà cette fuite illusoire :

Affirmer avoir dépassé le stade du désir, être au-delà, signifie qu'on n'y a jamais accédé, qu'on est en-deçà. Le visage d'un Christ éthéré peut venir d'autant plus facilement justifier cette affirmation sans fondement (dans le corps) qu'elle cache une impuissance plus grande à la réalisation du désir. [...] Dès lors, les hommes engagés dans un processus qui les sépare de leur corps ne peuvent véritablement perdre une vie qu'ils n'ont jamais eue. Artisans d'une indéfinie macération, ils jouent à perdre ce qu'ils n'ont pas et leur tristesse ne se transforme jamais en joie. Quoi qu'ils en disent¹.

1. D. VASSE, *Le Temps du désir*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, p. 74.

Imaginaire et intelligence à l'œuvre dans la chasteté

Dans cette prise en compte du trouble et du désir, sont donc en jeu le corps, qu'il ne convient surtout pas d'oublier ou de mépriser, et l'âme, « autre du corps » en nous, instance qui nous permet de prendre de la distance et de penser ce qui nous arrive corporellement. Or l'analyse du trouble, comme celle du désir, nous a montré qu'il y a en fait deux facultés qui suscitent des réactions bien différentes : l'imaginaire et l'intelligence¹. On peut prendre distance d'avec son corps, mais on le fait toujours par l'imaginaire. Le désir se développe largement de cette façon, lorsqu'il transforme l'être désiré en un objet idéal, ou lorsqu'il le construit de toutes pièces. L'imaginaire peut aussi nourrir une conception fautive de la chasteté, lorsqu'il focalise l'attention sur un objectif d'insensibilité, ou de neutralisation complète du corps et de l'émotion. Le sujet va alors s'accuser en confession de ne pas correspondre à cet idéal, et il est souhaitable pour lui qu'il rencontre un confesseur qui le ramène sur terre. Quel sens cela a-t-il de se croire coupable d'avoir ressenti un fantasme ou d'avoir éprouvé du désir en voyant quelqu'un dans la rue ? La sainteté ne repose pas dans l'anéantissement des processus psychiques, mais dans la manière dont nous les vivons. Une certaine forme de recours à l'intelligence peut être du même ordre, lorsque l'intelligence et la culture

1. Cette étape de la réflexion est inspirée par l'article très suggestif du père D. BERTRAND, s.j., déjà cité, « Pour une chasteté humaine », *Christus*, 66, 1970, p. 206-220.

théologique sont utilisées pour nourrir un discours parfaitement rationnel qui donne au sujet l'illusion d'avoir tout compris en lui, de se connaître « à fond » – une manière d'éviter ce qui inéluctablement échappe à la connaissance et plus encore à la volonté. De même, la culture religieuse et biblique peuvent contribuer à nourrir l'imaginaire de représentations discutables de la chasteté ou de la pureté : la dévotion mariale a pu susciter ainsi des représentations dans lesquelles la virginité de Marie nourrit un rejet violent de tout ce qui a trait à la sexualité. Il n'y a donc pas d'un côté une imagination délirante qui se nourrirait d'images irrationnelles, et de l'autre une intelligence qui serait toujours au service de la vérité. L'intelligence n'est pas naturellement bonne conseillère, elle peut rendre de mauvais services lorsqu'elle est convoquée pour élaborer des formes de rationalisation, des discours auto-justificatifs qui permettent de se rendre aveugles sur l'ampleur de la crise ou de la transgression. Avec un peu de culture, il n'est pas difficile d'élaborer un discours à référence psychanalytique ou psychologique permettant d'expliquer ou de s'expliquer à soi-même tel ou tel comportement. En tricotant ensemble « travail du deuil », « sublimation » et « blessure de l'enfance », on peut assez aisément éviter de reconnaître qu'on est en train de faire une sortie de route inquiétante. L'imagination n'est pas non plus toujours source de transgression : cela peut aider de regarder paisiblement ce qu'elle élabore, d'y voir l'expression de notre désir profond, et de discerner dans ce qu'elle propose ce qui est honnête et réalisable et ce qui l'est moins. Cela peut faire partie de la vie spirituelle que de regarder paisiblement ce qui occupe mon imagination : dans cette situation que j'imagine avec plaisir, qu'est-ce

qui me touche vraiment ? à quoi cela vient-il répondre ? qu'est-ce qui m'attire ? On est parfois surpris de constater que l'imagination en avait fait un scénario délirant et irréalisable alors qu'il existe des moyens simples de répondre à nos attentes, une fois que nous avons osé les identifier.

En revanche, nous avons à notre disposition une forme d'intelligence pratique qui est plus de l'ordre de la sagesse que de la spéculation. C'est celle que convoque le psalmiste lorsqu'il s'interpelle lui-même : « Pourquoi te désoler mon âme et gémir sur moi¹ », ou « Retrouve ton repos mon âme, car le Seigneur t'a fait du bien² ». Les mouvements du désir et de la sexualité ne sont pas toujours compréhensibles ou analysables. Pourquoi suis-je attiré par telle personne et pas par telle autre ? Dans ce que je rêve de vivre, est-ce que tout se situe en dehors de mes engagements ? J'ai toujours la possibilité de chercher les chemins de ce qui est juste, y compris dans la tourmente, en prenant conscience de ce qui me constitue et qui ne se limite jamais à ce qui est dans le trouble. Et il est important de rappeler que l'un des moyens toujours à notre disposition pour avoir accès à cette prise de distance reste le conseil. Rien n'est plus dangereux que d'être convaincu que je suis seul à me connaître et seul à savoir ce qui est juste dans ma vie. Demander l'avis d'un ami proche ou d'un conseiller spirituel n'est pas renoncer à sa conscience ni faire violence à son intimité, mais apprendre à vivre en prenant appui.

L'une des grandes différences entre la fuite dans l'imaginaire et la mise en œuvre de cette sagesse se trouve dans

1. Ps 41, 6.12 et 42, 5.

2. Ps 114, 7.

le rapport au temps. L'intelligence pratique est la capacité à s'adapter à des circonstances imprévues, lorsqu'elles se présentent réellement, alors que l'imaginaire fonctionne toujours dans l'hypothèse ou l'anticipation. La sagesse pratique ne rêve pas, elle prend en compte les circonstances et les personnes telles qu'elles se présentent. L'imaginaire invente l'événement ; il peut aller jusqu'à rendre une rencontre personnelle impossible car la personne que je rencontre ne joue pas dans le moment présent le rôle que mon imaginaire lui avait attribué. La sagesse ne dispense pas du trouble mais permet, lorsqu'il survient, de ne pas s'identifier totalement à ce qui le suscite. Centrée sur le présent, elle rend moins vulnérable aux élucubrations de l'imaginaire et aux rationalisations de l'intelligence. Elle me permet de reconnaître ce que je suis, et comment je réagis dans les circonstances où je suis plongé, ici et maintenant. Le reconnaître, c'est déjà prendre une certaine distance et avoir plus de capacité à ne pas me laisser emporter par ce qui occupe mon esprit.

DANS UNE VIE CHASTE, OÙ EST LE CORPS ?

Faites donc du sport pour devenir chastes ! Vieux conseil, nous l'avons dit, mais qui n'est pas si simple à mettre en œuvre. Car pour faire du sport, il est recommandé d'avoir un corps. Des prêtres ou des religieux hésitent à avoir une activité physique car il leur faudrait se montrer, corporellement, tels qu'ils sont devant d'autres, ou, au minimum, accepter de se mesurer aux limites et aux possibilités de leur propre corps, et cela leur semble impossible. Un religieux me disait

un jour, avec beaucoup de conviction, qu'il considérait que prêtres et religieux ne devaient pas prendre publiquement la parole à propos du corps car ils n'y connaissaient rien. J'avais tenté, sans succès, de limiter le propos en suggérant que la plupart d'entre eux avaient encore un corps, à défaut d'une activité sexuelle, et que cela les autorisait peut-être à en parler...

Dans son beau livre d'introduction à Jean de la Croix, Alain Cugno notait l'importance d'une relation profonde entre âme et corps dans la vie spirituelle :

Ce ne sont pas les propriétés du corps ou des créatures qui en font les ennemis de l'âme, mais bien un certain usage dont l'âme seule est responsable. La fuite hors du corps est l'un des mauvais usages possibles du corps. Le corps n'est pas à fuir, si ce n'est précisément au prix d'une illusion. De fait il importe au contraire à l'âme qu'elle soit présente à son corps, car c'est en lui que le Christ l'attend¹.

Le déni du corps

Il est possible, au moins au début, de vivre dans l'illusion que le renoncement au mariage et au plaisir sexuel est l'entrée dans une forme de vie où toute dimension affective ou corporelle sera absente. La littérature spirituelle peut parfois nourrir une telle conviction. Mais cette affirmation est à nuancer, au regard de certains usages des générations passées. Les pratiques ascétiques, parfois effroyables, de la vie religieuse

1. J. CUGNO, *Saint Jean de la Croix*, Paris, Fayard, 1979, p. 203.

et monastique jusqu'à une époque récente, sont une manière, certes un peu particulière, de faire exister le corps. Le corps engagé dans un travail manuel ou agricole, le corps que l'on faisait souffrir, le corps que l'on investissait dans la liturgie par toutes sortes de gestes, de processions, de rites, n'était pas un corps absent. Aujourd'hui, on a tempéré ce goût pour l'effort et la souffrance et on a simplifié la liturgie, mais le corps a disparu. Beaucoup de congrégations investissent dans la formation intellectuelle. La liturgie nourrit plus la prière et la connaissance de Dieu, mais le corps manque. Or le corps se venge, en particulier dans le domaine affectif. Ne nous étonnons pas que l'on en parle plus aujourd'hui qu'hier. Et ce n'est pas parce que les jeunes générations sont plus fragiles ou ont plus besoin de sécurité, qu'elles supportent mal la solitude et n'arrivent pas à sortir de l'adolescence. La question de la place donnée au corps n'est pas nouvelle, mais elle doit être repensée en profondeur, tant les modes de vie et la culture ambiante ont changé, tant les modalités du rapport à notre corps ont évolué.

Dans notre culture occidentale, nous sommes bombardés d'images mettant en valeur le corps. Or des chercheurs – psychologues ou anthropologues –, ont montré qu'il s'agissait là de la promotion d'une image idéalisée du corps, d'un corps qui n'a pas grand-chose à voir avec le réel. La saturation de notre imaginaire par ces corps performants, jeunes et sans défauts, a comme effet de susciter diverses formes de complexes et de culpabilité qui nous poussent à la consommation. C'est sur cette dynamique que s'appuient les publicitaires. Mais, plus profondément, on peut voir dans cette saturation la source d'un déni du corps, d'un refus du corps tel qu'il est. Comme mon corps n'a rien à

voir avec celui d'une star ou celui d'un athlète, je ne m'en préoccupe pas, je fais comme s'il n'existait pas. Et la vie monastique n'échappe pas à cette évolution, la contrainte économique l'entraînant vers des travaux plus rémunérateurs que le travail manuel physique. Je me souviens d'un moine trappiste qui, assis derrière la caisse enregistreuse du magasin monastique de son abbaye me disait : « Je suis entré à la Trappe pour avoir du travail manuel, et je me retrouve caissier dans un grand magasin... » L'état physique et psychique en fin de journée est passablement différent selon qu'on l'a passée à l'atelier ou à la ferme, ou bien assis derrière un comptoir ou devant un ordinateur.

Ici, la tendance vers un déni du corps pour des raisons religieuses entre en résonance dangereuse avec un rapport masculin au corps. Si celui-ci n'est pas investi dans le registre du travail manuel ou de la performance sportive, il est bien souvent ignoré, beaucoup plus facilement par les hommes que par les femmes, jusqu'à ce que la maladie vienne brutalement rappeler son existence.

La vie monastique a placé dans la vie des religieux un puissant antidote à ce déni : la liturgie chantée en communauté. Le chant n'est pas une activité qui ne touche que les cordes vocales. Pour bien chanter, il faut être présent à son souffle, à sa posture, à sa manière de poser les pieds par terre. Obligés de faire attention à ceux qui chantent autour de lui pour unifier les voix, les moines sont naturellement conduits à faire attention à leur propre chant et à leur propre corps. Ici le déni trouve sa réponse, dans le regard courroucé du chantre ou le coup de coude du voisin !

La chasteté est-elle une lutte contre le corps ?

Chez l'homme, le désir sexuel est si ancré dans la chair qu'il semble naturel d'identifier l'abstention sexuelle des consacrés à une mise à l'écart du corps. Benoît XVI, dans sa première encyclique sur la charité a abordé ce problème :

Il n'est pas rare aujourd'hui de reprocher au christianisme du passé d'avoir été l'adversaire de la corporéité ; de fait, il y a toujours eu des tendances en ce sens. Mais la façon d'exalter le corps, à laquelle nous assistons aujourd'hui, est trompeuse. L'*eros* rabaissé simplement au « sexe » devient une marchandise, une simple « chose » que l'on peut acheter et vendre ; plus encore, l'homme devient une marchandise. En réalité, cela n'est pas vraiment le grand oui de l'homme à son corps. Au contraire, l'homme considère maintenant le corps et la sexualité comme la part seulement matérielle de lui-même, qu'il utilise et exploite de manière calculée. Une part, d'ailleurs, qu'il ne considère pas comme un espace de sa liberté, mais comme quelque chose que lui, à sa manière, tente de rendre à la fois plaisant et inoffensif. En réalité, nous nous trouvons devant une dégradation du corps humain, qui n'est plus intégré dans le tout de la liberté de notre existence, qui n'est plus l'expression vivante de la totalité de notre être, mais qui se trouve comme cantonné au domaine purement biologique. L'apparente exaltation du corps peut bien vite se transformer en haine envers la corporéité. À l'inverse, la foi chrétienne a toujours considéré l'homme comme un être un et duel, dans lequel esprit et matière s'interpénètrent l'un l'autre et font ainsi tous deux l'expérience d'une nouvelle noblesse. Oui, l'*eros* veut nous élever « en extase » vers le Divin, nous

conduire au-delà de nous-mêmes, mais c'est précisément pourquoi est requis un chemin de montée, de renoncements, de purifications et de guérisons¹.

La recherche de la sainteté ne peut être la source de comportements qui reposeraient sur une conception dualiste de l'être humain et donc sur un asservissement du corps. L'enjeu de la chasteté n'est pas la haine du corps, mais l'orientation de tout l'être, de ses désirs comme de ses capacités corporelles, vers l'amour de Dieu et la charité. Si cette liberté lentement acquise à l'égard des pulsions parfois assez primitives qui nous habitent ne suscite pas le sourire qui accueille ou le geste qui reconforte, si la pureté du cœur ne se traduit pas par la saine liberté du corps, le combat de la chasteté est une impasse. Il nécessite certes des purifications, des décisions parfois douloureuses, mais il ne saurait être identifié à ces moyens. Chemin chrétien de sainteté, la chasteté ne peut ignorer le corps.

Sainteté et sacré dans le rapport au corps

La foi chrétienne en Dieu fait homme implique nécessairement un respect pour cette chair assumée par Dieu. Il ne s'agit pas tant de dire que le corps est sacré que de dire que le corps est saint². Si le corps est sacré, il l'est par essence, par nature, en dehors de toute relation à Dieu. S'il est saint, cela veut dire qu'il fait l'objet d'une élection, d'un choix de la part de celui qui est la source de toute sainteté. Ce

1. BENOÎT XVI, Encyclique *Deus Caritas est*, n° 5.

2. X. LACROIX, *Le Corps de chair*, Paris, Éd. du Cerf, 1992, p. 215.

choix nécessite une réponse, un acquiescement de la liberté humaine. Cette sainteté est marquée, à l'inverse du sacré, par une dimension temporelle : on peut chercher à devenir plus saint, mais on ne deviendra pas plus sacré. Le sacré intervient, comme le pur et l'impur en termes de tout ou rien, alors que la sainteté peut grandir et s'épanouir. Pour des chrétiens, ce qui est corporel n'est pas sacré, il n'est pas question de confondre vie divine et vie charnelle ou biologique, comme dans les religions ou les cultures qui pratiquent la prostitution sacrée ou qui voient la relation sexuelle comme une manière de s'unir à la grande énergie créatrice de l'univers. Pour nous, ce qui est corporel est appelé à la sainteté. Cela veut dire que le corps n'est pas étranger à la quête de perfection morale, qu'il n'est pas extérieur à la relation à Dieu. La vie chrétienne ne se limite pas à la vie physique, elle ne lui est pas non plus étrangère, car le corps n'est pas extérieur à la personne.

Sortir de l'amalgame entre corporel et sexuel

Dans une perspective chrétienne, le choix d'une vie chaste ne devrait pas susciter le déni du corps et couper le sujet de sa condition charnelle. Or cela arrive souvent, car l'amalgame du corporel au sexuel vient sérieusement compliquer l'accès à un engagement juste de son corps chez ceux qui choisissent de ne pas avoir de pratique sexuelle. La situation que vit l'Église depuis quelques années ne fait que renforcer cet amalgame. Terreur dans les écoles et les presbytères : certains hommes malades ou criminels ayant eu, enfin, à

rendre des comptes devant la justice pour des actes de perversion sur des enfants, tout geste est devenu interdit. Les diocèses, les ordres religieux, les sanctuaires de pèlerinage pensent se protéger et protéger les personnes vulnérables en diffusant des chartes éthiques, des normes de comportement, qui n'empêcheront pas certaines personnalités perverses de passer à l'acte puisque la transgression de la norme augmente leur plaisir. Mais ces normes qui pleuvent sur les hommes consacrés suscitent la suspicion sur tout ce qui a trait à leur corps et à leurs gestes.

Au lieu d'énoncer clairement l'interdit de toute relation sexuelle avec un mineur ou une personne vulnérable, les institutions publient des listes de gestes interdits susceptibles d'aboutir à des comportements sexuels. Embrasser ses neveux ou prendre un nourrisson dans ses bras seraient, à l'aune de ces nouvelles normes, des comportements inacceptables de la part d'un prêtre, car porteurs d'une ambiguïté suspecte. Notre société et notre Église ne sont plus capables de transmettre fermement et simplement un interdit comme le sont l'interdit de l'inceste et l'interdit de la pédophilie. Pour tenter de le faire, la seule solution semble être celle de la ratification de l'amalgame selon lequel tout ce qui est corporel est potentiellement, voire implicitement, sexuel et à coup sûr ambigu.

Du côté de la société et de la culture ambiante, la situation n'est pas plus claire, car on n'a jamais autant parlé des traumatismes infligés aux plus jeunes par ces comportements, et l'on n'a jamais autant demandé à la justice d'intervenir sur ce point. Mais dans le même temps, des réactions scandalisées apparaissent dès qu'une publication tente d'énoncer des normes pour réguler le désir sexuel.

Comment empêcher le pédophile de nuire, tout en présentant comme condition du plaisir le fait d'aller au bout de ses fantasmes ? N'osant pas proférer d'interdit sur la sexualité, la société envisage de protéger ses enfants par un interdit plus large, portant sur le corps, l'affection et le geste en général. Un tel interdit est si global qu'il en devient invivable, sauf si on limite son application à quelques-uns que l'on stigmatise comme potentiellement dangereux ou pervers – les prêtres étant placés par principe dans cette catégorie. Tout est permis dans notre culture libérée, sauf pour ceux à qui tout est interdit. Et l'Église emboîte le pas, car on n'est jamais trop prudent. Incapables que nous sommes d'envisager paisiblement des distinctions entre le sexe, le corps, la tendresse, l'amour et l'amitié, nous préférons nous imposer un interdit global sur l'ensemble, avec l'idée que ce sera plus sûr. Mais ne prépare-t-on pas des souffrances et des sorties de route qui auraient pu être évitées par une attitude plus mesurée ?

Faut-il interdire aux consacrés tout geste corporel, non seulement envers des personnes vulnérables mais entre eux, sous prétexte d'une possible ambiguïté ? Mesure-t-on le risque que cela entraîne : le mépris de leur corps, l'inquiétude devant des désirs ou des émotions qui seront d'autant moins connus et reconnus qu'ils auront été stigmatisés *a priori* comme dangereux ? Il y a là bien plus que des questions disciplinaires ou judiciaires. Il en va de notre conception de l'Incarnation. La condition corporelle est ce que nous avons en commun avec Jésus ; notre regard et nos mains ne sont pas à regarder comme les instruments de la dépravation, mais d'abord comme ce qui est le plus proche en ce monde du regard et des mains de Jésus. Cherchant

un jour dans le Denzinger ce qui y était dit du corps, j'ai eu la surprise de constater que les prises de position dogmatiques de l'Église romaine sur le sujet sont assez rares. Le seul texte que j'ai trouvé, qui comporte à propos du corps pris dans sa globalité l'expression d'un interdit, est un paragraphe de la constitution *Gaudium et Spes* :

Corps et âme, mais vraiment un, l'homme est, dans sa condition corporelle même, un résumé de l'univers des choses qui trouvent ainsi, en lui, leur sommet, et peuvent librement louer leur Créateur. Il est donc interdit à l'homme de dédaigner la vie corporelle. Mais, au contraire, il doit estimer et respecter son corps qui a été créé par Dieu et qui doit ressusciter au dernier jour. Toutefois, blessé par le péché, il ressent en lui les révoltes du corps. C'est donc la dignité même de l'homme qui exige de lui qu'il glorifie Dieu dans son corps, sans le laisser asservir aux mauvais penchants de son cœur¹.

Il est interdit de dédaigner la vie corporelle : voilà un interdit que l'on n'imaginait pas – moi le premier – pouvoir résumer la position catholique sur la question du corps. Le texte fonde cet interdit sur la création de l'homme par Dieu et sur sa destinée éternelle par la résurrection des morts. Il est étonnant qu'il n'évoque pas l'argument intermédiaire entre les deux qu'est l'incarnation du Verbe. Avec sagesse, le Concile affirme qu'il est interdit de dédaigner le corps, mais qu'il est aussi indispensable de ne pas se laisser gouverner par lui, d'autant plus que l'expérience quotidienne prouve à l'homme l'empire que son corps peut exercer

1. VATICAN II, *Gaudium et Spes*, n° 14, 1.

sur lui. Tentons d'avancer dans une compréhension et une pratique de la chasteté qui respecte l'interdit de dédaigner la condition corporelle et la nécessité de ne pas se laisser asservir par le corps. Tentons de parler de la chasteté, qui est au cœur de nos existences, en prenant comme fondement la création à l'image de Dieu, l'incarnation du Verbe, l'inhabitation de l'Esprit et la résurrection de la chair, plutôt que de considérer que tout consacré est à considérer *a priori* comme un criminel en puissance.

Le contexte actuel doit être pris en compte avec beaucoup de finesse lorsqu'on écoute quelqu'un qui s'est engagé dans le célibat consacré ou qui envisage de le faire. Les phénomènes de globalisation entraînant le déni du corps au nom de l'abstention sexuelle sont fréquents et peuvent prendre des formes variées. Tenir le corps à distance – le nôtre et celui des autres –, n'est pas toujours le signe que nous vivons de manière juste notre engagement. Car vivre dans la chasteté, c'est vivre corporellement, sans céder à la peur et à l'obsession qui nous feraient voir l'autre comme dangereux et tout geste comme potentiellement déviant. Dans une prédication à des jeunes qui se préparaient aux Journées Mondiales de la Jeunesse de Madrid, le frère Timothy Radcliffe tentait une réhabilitation du toucher dans la vie chrétienne, au nom de l'incarnation :

Notre société a une telle crainte des risques et on a tellement peur des abus sexuels qu'on s'est mis à avoir peur de toucher. Les craintes sont certainement justifiées. Beaucoup de touchers abusifs et destructeurs ont fait énormément de mal aux gens. Mais nous devons guérir en retrouvant la capacité d'être le Corps du Christ de cette manière, la plus humaine

et la plus chrétienne à la fois. Nous nous priverions profondément les uns les autres et risquerions d'aller à l'encontre de l'Incarnation si nous gardions sans cesse nos distances, alors que Dieu s'est fait proche. Et n'est-ce pas là un défi pour nous chrétiens ? Comment pouvons-nous incarner la manière dont le Christ étreint l'autre ? Mon espérance c'est que vous incarniez le Christ aujourd'hui¹.

Aussi il est utile, pour un homme engagé dans la suite du Christ, de se poser la question de la place de son propre corps dans sa vie et dans son engagement. Est-ce uniquement un corps de travail, un corps auquel il pense lors d'épisodes de fatigue ou de maladie, pour mieux l'oublier ensuite ? Nous arrive-t-il de nous réjouir de notre corps et d'en rendre grâce à son créateur ? Le corps a-t-il sa place dans notre vie de prière ? Quelle attention y est portée à la beauté du geste, à la conscience de soi, au respect de la créature en soi ? Quels gestes nous autorisons-nous et pourquoi ?

En dehors du plaisir sexuel, quelle place pour le plaisir ?

S'il est possible de penser à son propre corps autrement que sous le mode de la souffrance et de la maladie, comment reconnaître la place du plaisir dans une vie consacrée à Dieu ? Nous pouvons partir, pour fonder notre réflexion, d'une affirmation de saint Thomas d'Aquin, qui réfutait

1. T. RADCLIFFE, Prédication aux jeunes réunis à Taizé lors du lancement des JMJ de Madrid, *Panorama*, supplément au hors-série n° 86.

l'idée de certains philosophes ou théologiens selon laquelle il faudrait, pour être saint, éliminer toute forme de plaisir.

Ils estimaient qu'il fallait déclarer mauvais tous les plaisirs, pour amener les hommes enclins aux plaisirs excessifs à s'en écarter pour parvenir au juste milieu de la vertu. Mais cette appréciation n'était pas heureuse. Puisque personne, en effet, ne peut vivre sans quelque délectation sensible et corporelle, si ceux-là mêmes qui enseignent que tous les plaisirs sont mauvais sont surpris à s'en accorder quelques-uns, les hommes seront poussés davantage au plaisir par l'exemple de leur conduite, étrangère à la lettre de leur enseignement. Car, lorsqu'il s'agit d'actions et de passions humaines, où l'expérience a plus de force, les exemples sont plus entraînants que les paroles¹.

Plusieurs arguments dans ce texte peuvent venir nous interroger. Personne ne peut vivre sans plaisir corporel et sensible : l'affirmation est claire, simple et paisible. Elle invite à reconnaître que dans toute existence humaine, il y a une place pour le plaisir corporel. La vie menée est austère, les vêtements et la nourriture sont simples, mais une passion bizarre habite ce prêtre dès qu'il est question d'ornements liturgiques. Chez un autre, les relations humaines sont marquées par une certaine rudesse et une distance affichée, mais l'équipement informatique, son et vidéo est d'un luxe exceptionnel. Un jour, je prêchais une retraite à des séminaristes et, au moment du départ, l'un d'eux, très strict dans sa tenue vestimentaire, laisse tomber sa valise pour me serrer la main. Celle-ci s'ouvre et laisse

1. THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, Ia IIæ, q. 34, a. 1.

se répandre sur le plancher des sous-vêtements fantaisistes qui n'étaient pas en parfaite cohérence avec le col romain... Aucun d'entre nous n'est totalement cohérent, mais un tel écart entre la rigueur affichée et ce qui était apprécié loin des regards m'a inquiété.

Nul ne peut vivre sans plaisir corporel et sensible : plutôt que de faire semblant d'avoir dépassé tout cela, reconnaissons-le, et tentons d'être lucides sur ce qui nous apporte du plaisir, c'est un premier pas vers la liberté. Il ne s'agit pas d'évacuer tout plaisir de notre vie sous prétexte de chasteté, mais de savoir en reconnaître la place paisiblement. « Ceux-là sont donc en droit de bien manger qui seraient tout aussi prêts à jeûner¹ », enseignait Maître Eckhart.

Mais le texte de saint Thomas que nous venons de citer nous emmène plus loin que ce sain réalisme. Il ajoute une dimension de témoignage à notre rapport au plaisir. Comme personne ne peut vivre sans plaisir, celui qui pourtant enseigne à le rejeter sera toujours pris en flagrant délit de se l'accorder. Son contre-témoignage sera alors bien plus néfaste que s'il avait reconnu avec humilité la place du plaisir dans sa vie.

Réfléchir sur le sens de la chasteté et chercher à en transmettre le goût à de plus jeunes est une démarche dans laquelle il nous faut rendre compte de la place du plaisir dans nos vies. Choisir la chasteté, ce n'est pas choisir de vivre sans plaisir – c'est impossible – mais c'est choisir de donner au plaisir sa juste place, et non pas une place insignifiante accordée à des plaisirs médiocres.

1. ECKHART, *Entretiens spirituels* XVIII.

DANS UNE VIE CHASTE, OÙ S'EXPRIME LA SEXUALITÉ ?

Nous l'avions noté dès l'entame de cette réflexion, l'engagement dans la chasteté ne saurait être envisagé comme un renoncement global à la sexualité, puisque celle-ci marque tous les comportements d'une personne, qu'elle ait des relations sexuelles ou pas. Les consacrés sont des êtres sexués, et ils le restent.

Le déni du sexe

L'assimilation de la chasteté à la disparition de tout signe de sexualité n'est pas seulement le fait de ceux qui regardent les prêtres ou les religieux de l'extérieur. Elle se rencontre aussi au sein du clergé et des religieux. Les réalités sur lesquelles nous réfléchissons ici sont complexes et il est difficile d'en parler, en particulier parce que personne n'en parle. Devant la complexité, la réaction la plus simple est celle du déni : l'évacuation pure et simple de la question en dehors du champ de la conscience. Le procédé est efficace, et pendant un certain temps, il peut entretenir l'illusion que la question ne se pose pas pour moi et que c'est très bien comme cela.

Si la sexualité est bien ce qui nous permet d'aimer en étant marqués par la différence homme/femme, il est aberrant, mais on l'entend parfois, de penser que les prêtres et les religieux renoncent à leur sexualité. Ils renonceraient ainsi à leur capacité à aimer et, du même coup, à ce qui les fait

hommes. Mais ce n'est pas ce que l'Église propose dans la vie consacrée. Rappelez-vous la définition du *Catéchisme de l'Église catholique* à propos de la chasteté : « [c'est] l'intégration réussie de la sexualité dans la personne et par là l'unité intérieure de l'homme dans son être corporel et spirituel. »

Celui qui se dirige vers le ministère presbytéral ou la vie consacrée s'engage à une abstention sexuelle, mais il ne saurait construire sa vie sur un refus, une abstention : un interdit ne fait pas vivre. Il s'engage dans une forme de vie particulière, dans laquelle l'intégration de sa sexualité se fera autrement que par des relations sexuelles, mais il recherchera comme tout être humain l'unité intérieure de son être corporel et spirituel. L'engagement à la chasteté et au célibat est un engagement à aimer, d'une manière particulière, mais il s'agit bien d'aimer. La place centrale accordée à la relation à Dieu dans sa vie ne le rend pas incapable d'aimer, ce serait contradictoire avec la conception chrétienne de la charité qui unit dans un même amour la relation à Dieu et la relation aux autres. Mais cette place centrale accordée à Dieu rend indisponible pour l'amour amoureux qui est, lui aussi, un amour exclusif. Si le religieux se tient à distance de l'amour amoureux, c'est parce qu'il n'est pas disponible, pour reprendre les mots de F. Alberoni¹.

Dans la vie d'un célibataire consacré à Dieu, la sexualité s'exprime comme dans la vie de tout homme. Il ne s'agit pas de faire comme si elle n'existait pas, mais de se connaître afin d'apprendre de quelle manière singulière

1. F. ALBERONI, *Le Choc amoureux*, Paris, Ramsay, 1981, Pocket 4081, p. 78.

chacun va trouver les moyens de la vivre et d'être heureux dans le choix qu'il a fait de donner sa vie à Dieu. Pour pouvoir envisager d'acquérir une certaine liberté par rapport aux manifestations de la sexualité, l'essentiel est d'oser les regarder, sans en avoir peur. C'est ce qu'enseignait l'abbé général des cisterciens dans une session donnée à des responsables de formation monastique :

La première leçon que nous devons apprendre pour ordonner, intégrer et harmoniser notre sexualité consiste simplement en ceci : contempler lucidement, paisiblement et avec détachement, ce qui se passe dans notre désir, notre affectivité et, plus particulièrement, notre sexualité. Il s'agit de reconnaître et de laisser passer¹.

Le déni de la différence sexuelle

Il n'est pas inutile d'évoquer ici une autre mise à distance de la sexualité qui s'exprime par l'une ou l'autre forme de déni de la différence sexuelle. Dans la vie sacerdotale ou religieuse, nombreux sont les hommes qui peinent à avoir des relations paisibles avec les femmes. On constate souvent chez les prêtres et les religieux une forme de misogynie, une capacité à toujours maintenir les femmes dans des rôles annexes afin de conserver le pouvoir, ou une tendance à ne parler des femmes entre confrères que de manière ironique et critique. Or on ne sort pas d'un tel excès par son inverse :

1. Dom B. OLIVERA. Session de formateurs et formatrices, Abbaye de la Grande Trappe, avril 2005. Texte non publié, cité ici à partir des notes personnelles de l'auteur et avec son autorisation.

on ne sort pas du mépris par la fascination. En effet, d'autres sont fascinés et vont idéaliser l'autre sexe en lui attribuant toutes sortes de qualités dont l'homme serait privé : « les femmes, elles comprendront ce dont je parle », « les femmes le savent », « l'amour d'une mère est indestructible... » Lorsque tout cela s'exprime dans la prédication, le succès est assuré, au moins auprès de la partie féminine de l'auditoire. Enfin un prédicateur qui a compris les femmes, enfin un prêtre qui reconnaît leur place... Mais est-ce vraiment bien parler des femmes que de tenir sur elle un discours si enthousiaste ? Fait-on avancer les relations entre hommes et femmes si l'on remplace le mépris des unes par l'humiliation des autres ? J'entendais un jour un conférencier dire que l'image la plus proche de l'amour de Dieu pour nous était celle de l'amour d'une mère pour son fils unique ; est-on vraiment sûr qu'un tel amour est exempt de toute forme de possessivité ? De même, il est facile de faire rire un auditoire, dans une prédication de mariage par exemple, en soulignant la balourdise des hommes et leur incapacité supposée à comprendre la psychologie féminine, etc. Comment se fait-il qu'on puisse tenir un tel propos et avoir du succès, alors que les mêmes paroles sur les défauts supposés des femmes déclenchaient un tollé ?

La juste reconnaissance de la différence sexuelle et la mise en œuvre de relations saines entre hommes et femmes nous sont difficiles, à tous, consacrés ou pas. Certains, pour éviter ces excès – le mépris ou la fascination –, trouvent une issue honorable en évacuant simplement la question. On peut user de son engagement dans la chasteté et le célibat pour faire comme si la question ne se posait pas, ou comme si l'autre sexe n'existait pas. La Congrégation

romaine pour la vie consacrée fait référence explicitement, à propos de la formation à la chasteté, au passage sur la place des femmes de l'exhortation de Jean Paul II sur les fidèles laïcs :

Une étude approfondie des fondements anthropologiques de la condition masculine et féminine amènera à préciser l'identité personnelle propre de la femme dans sa relation de diversité et de complémentarité réciproque avec l'homme ; et cela non seulement pour ce qui regarde les rôles à jouer et les fonctions à assumer, mais aussi et plus profondément pour ce qui regarde la structure de la personne et sa signification¹.

La structure de la personne est en question dans la manière dont nous considérons les femmes et leur complémentarité réciproque avec nous. Il n'en va pas seulement des bonnes relations dans les communautés chrétiennes, il en va de ce que nous sommes. Acceptons-nous d'être constitués par cette complémentarité réciproque ? Parmi les ordres anciens, ce sont les Trappistes qui ont poussé le plus loin le développement des relations de réciprocité entre moines et moniales, jusqu'à un niveau institutionnel en promouvant des visites canoniques réciproques ou des chapitres généraux communs. Le chemin parcouru en quelques générations par ces communautés qui étaient pourtant parmi les plus fermées à toute relation extérieure jusqu'à une date récente, et qui étaient marquées depuis le XVII^e siècle par une conception très pénitentielle de la vie monastique, permet de penser

1. JEAN PAUL II, Exhortation apostolique post-synodale *Christi Fideles Laici*, 30 décembre 1988, n° 50.

que de grandes évolutions sont possibles, non seulement sur le plan des relations interpersonnelles mais aussi dans la vie institutionnelle.

Une forme spécifique de chasteté pour les personnes homosexuelles ?

Contrairement à ce qui peut être vécu dans d'autres aires culturelles, l'identité gay s'affiche peu dans nos communautés chrétiennes ou religieuses. La tendance est plutôt à l'enfouissement de cette question au plus profond du for interne – ce qui ne signifie pas qu'elle soit vécue avec plus de liberté. Ici encore, le problème est celui de la relation que nous entretenons avec ce qui constitue notre humanité, la liberté étant à égale distance de la fascination et du déni.

On doit toujours utiliser avec prudence la notion d'identité, lorsque l'on parle de sexualité. Le risque est en effet de croire que la sexualité dit tout de l'identité. Nous savons maintenant que la chasteté ne doit pas s'exercer que dans le domaine de la génitalité. Dire que la sexualité imprègne tous les comportements humains ne signifie pas que la sexualité dit tout de l'homme. Celui qui découvre la part homosexuelle de lui-même, ou qui arrive à en parler d'une manière libre, peut vivre dans cette confusion, croyant que, pour se dire en vérité, il doit révéler son homosexualité. Si la chasteté est une aventure de liberté et de libération, elle doit aussi s'exercer sur ce point et amener chacun à être libre par rapport aux différentes composantes de sa personnalité. On constate souvent dans l'accueil des candidats à la vie religieuse que celui qui « a un problème »

n'est pas libre, il ne parle que de cela, et croit que les conversations où il n'a pas pu parler de « son problème » ont été inutiles. Comme ces conversations sont rares, il peut nourrir le sentiment qu'il est le plus souvent dans une position fautive à l'égard de ses interlocuteurs qui ne sont pas au courant de « son problème ». Jusqu'au jour où il découvre qu'au contraire, ces moments-là pouvaient aussi être des moments de liberté, des moments où il lui était donné de mettre en valeur d'autres aspects de sa vie et de sa personne. Ceci est vrai de tous les problèmes un peu envahissants, que ce soit du côté de la sexualité ou de certains épisodes biographiques.

L'abbé général des cisterciens décrit ce qui doit présider à l'éducation monastique des personnes homosexuelles : une bienveillance sans complicité et une clarté qui appelle à la liberté :

Il est évident que toute espèce de revendication *gay* au sein de la vie monastique ne peut qu'être nocive : d'abord parce qu'elle met davantage l'accent sur l'orientation sexuelle que sur l'identité globale de la personne. Mais traiter la sexualité comme un sujet tabou est encore plus nuisible pour les personnes ayant cette orientation : un climat niant cette réalité ou la cachant gêne beaucoup le processus de reconnaissance et d'intégration de cette tendance et entraîne répression, culpabilité et autres pathologies. La condition homosexuelle, quand elle est aidée, peut être assumée et intégrée ; cela demande un effort, mais il en est de même pour l'intégration de l'affectivité et de la sexualité de toute personne hétérosexuelle¹.

1. Dom B. OLIVERA. Session de formateurs et formatrices, Abbaye de la Grande Trappe, avril 2005.

L'affirmation identitaire gay a tendance à créer un ghetto, à instaurer entre les frères qui s'y reconnaissent un type de lien qui n'est pas celui de la fraternité religieuse. Ce lien entre les membres du ghetto introduit une mise à l'écart des autres par l'apparition d'un vocabulaire, de lieux ou de comportements inaccessibles aux autres. La connivence dans cette identité partagée peut constituer un lien plus important que celui de la fraternité, fondée sur la profession. Or on ne peut concevoir d'autre lien structurant la communauté religieuse que celui de la vie religieuse elle-même, l'engagement réciproque de tous les frères dans la fidélité au Christ et les uns envers les autres. Le lieu essentiel du discernement sur ce point, ce qui fait la différence entre l'amitié d'une part et la complicité ou le ghetto d'autre part, c'est la question de ce qui fonde le lien entre les personnes, et par voie de conséquence ce qui va le rendre ouvert à l'altérité ou pas.

Il me semble essentiel de souligner que les exigences du vœu de chasteté s'appliquent à tous. L'homosexualité n'entraîne pas une dispense de la continence ou du célibat. On a parfois l'impression que la prise en compte, pastoralement nécessaire, du caractère compulsif de certains passages à l'acte homosexuel, entraîne l'idée que dans tous les cas la continence est impossible dans ce cas et que l'accès à la vie religieuse doit être refusé. C'est aller un peu vite, car l'attirance pour des personnes du même sexe ne suscite pas nécessairement des comportements compulsifs, pas plus qu'elle ne devrait être plus ou moins amalgamée à la pédophilie. D'autres vont au contraire considérer que la vie religieuse est possible, avec des conditions particulières,

avec des normes moins rigoureuses. Mais le vœu prononcé par les religieux homosexuels comme par les autres, est un engagement public à la chasteté et à la continence. L'Église demande que « soient écartés de la vie religieuse celles et ceux qui ne parviendraient pas à maîtriser des tendances homosexuelles¹ » : cela signifie bien qu'ils ont une place dans la vie religieuse si tel est l'appel que le Seigneur leur adresse, mais que cette forme de vie ne sera envisageable que s'ils sont capables d'exercer une maîtrise sur leur attrait homosexuel. Cette maîtrise ne porte pas exclusivement sur la continence et l'abstention de relations sexuelles, mais aussi sur la maturité avec laquelle pourront être écartés des mouvements intérieurs pouvant entraîner à la jalousie ou à la séduction.

Le vœu de chasteté est aussi un engagement au célibat. Cela ne veut pas dire un engagement à vivre en solitaire, mais un renoncement à toute relation affective exclusive. Ici encore, il est faux de se focaliser sur la question de la continence et de croire que celle-ci est la condition nécessaire et suffisante pour qu'une relation soit chaste. Il est possible de vivre des amitiés profondes dans la vie religieuse, mais deux religieux ne peuvent vivre durablement une relation exclusive, non ouverte à l'autre et à la communauté. La vie commune est un lieu majeur de discernement de la justesse

1. CONGRÉGATION POUR LES INSTITUTS DE VIE CONSACRÉE ET LES SOCIÉTÉS APOSTOLIQUES, *Directives sur la formation dans les instituts religieux*, 2 février 1990, n° 39. Pour ce qui est de l'appel au sacerdoce, en 2005, la Congrégation pour l'éducation catholique a précisé, dans une instruction du 4 novembre 2005 qu'on « ne peut pas admettre au Séminaire et aux Ordres sacrés ceux qui pratiquent l'homosexualité, présentent des tendances homosexuelles profondément enracinées ou soutiennent ce qu'on appelle la *culture gay*. »

de notre vie affective. La participation à la vie commune (prière commune, repas communs, caisse commune), la qualité de la relation avec les autres frères, et en particulier dans l'obéissance, sont les repères objectifs qui soutiennent le discernement.

Soulignons enfin que sur ce sujet peut se développer un certain pharisaïsme de la chasteté qui, sous les apparences du rappel à la vertu, cache mal une certaine homophobie. Celle-ci n'est pas ordonnée à la charité et permet, en public, de poser des distinctions entre « eux » et « nous » – une réaction nourrie par une peur irrationnelle de l'attraction par des personnes du même sexe –, l'essentiel étant de manifester que l'on se trouve du « bon » côté. Pour Dom Bernardo Olivera, c'est la manifestation d'une manière masculine de penser, liée au fait que les hommes entretiennent une plus grande distance avec leur corps, jusqu'à le regarder, lui aussi comme un étranger.

L'homophobie est un phénomène principalement masculin. [...] Le dualisme par rapport à son propre corps entraîne le dualisme de la perception et surgissent alors les divisions et les antithèses dichotomiques : nous/eux, bons/mauvais, noirs/blancs, hétérosexuels/homosexuels¹.

1. Dom B. OLIVERA. Session de formateurs et formatrices, Abbaye de la Grande Trappe, avril 2005.

PEUT-ON ENCORE PARLER
DE MAÎTRISE DE SOI ?

Nous le constatons, il y a un autre registre de difficultés à côté du corps, de la sexualité et de la différence sexuelle, qui est la juste place à accorder à la volonté. La chasteté comporte une part de maîtrise de soi, il serait malhonnête de le nier. Mais sur quoi porte cette maîtrise, qu'est-ce qui relève de l'exercice de la volonté dans le domaine de la sexualité et de l'affectivité ?

**Tous les renoncements semblent acceptables,
sauf un**

Quand on parle de la maîtrise de soi, surtout dans le domaine sexuel, on est immédiatement classé dans la catégorie des partisans d'une morale pour boy-scouts indéfendable aujourd'hui. Il semble pourtant que la question mérite d'être posée, car on assiste à des réactions fort diverses suivant le domaine de la vie dont on parle.

Il s'agit bien ici de parler de maîtrise de soi, c'est-à-dire d'une certaine régulation que l'on s'impose volontairement, dans un domaine qui semble échapper à la volonté, puisqu'il s'agit du désir sexuel. Maîtriser semble impossible, tant le désir est intense. Maîtriser semble dangereux, car cela risque de détruire des potentialités qui cherchent à s'exprimer, d'interrompre des processus naturels nécessaires. Nous sommes une génération libérée et à l'écoute des attentes de notre corps, il n'est donc pas question, pour

des raisons religieuses ou psychologiques de chercher à juguler ces désirs.

Comment se fait-il qu'une telle réponse soit inévitable dans le domaine de la sexualité, alors qu'on ne l'entend pas dans d'autres domaines de la vie humaine, où nous contempions avec admiration ou au pire avec indifférence les prouesses que certains réalisent pour maîtriser leur corps ou pour réprimer des désirs que le corps impose avec véhémence ?

Quoi de plus naturel que la faim et le désir de manger ? Activité essentielle au maintien de la vie, source de plaisir personnel et social : pourquoi faudrait-il frapper la nourriture d'interdit ? Et pourtant, on admire les prouesses que sont capables de réaliser les personnes qui s'astreignent à des régimes alimentaires, en particulier ceux et celles qui souhaitent perdre du poids. Si l'on est aujourd'hui bien conscient que la préoccupation excessive du poids est de l'ordre de la pathologie – pouvant aller jusqu'à l'anorexie mentale –, on est cependant peu porté à critiquer et à remettre en cause les efforts que s'imposent tous ceux qui « font un régime ».

Quoi de plus nécessaire à l'équilibre personnel et à la vie sociale que le sommeil et le repos ? Et pourtant, il est rare que l'on voie dénoncer les excès que s'imposent certains dans le travail. Ils sont si investis dans leur activité professionnelle, qu'ils en oublient de s'arrêter à la fin de la semaine, qu'ils n'osent plus prendre de véritables vacances. Leur entourage peut s'inquiéter ou faire comprendre que les relations souffrent d'une telle situation, mais qui penserait à attaquer une telle attitude comme contraire à la nature, comme dénégation scandaleuse d'un droit élémentaire de la personne humaine ?

L'idée d'une certaine ascèse dans la vie sexuelle, d'un renoncement à telle ou telle forme de plaisir physique est à peu près inadmissible dans notre culture, et pourtant on n'est pas choqué, on est même plutôt admiratif devant les efforts que doivent déployer les sportifs sur une très longue durée pour arriver aux sommets de la compétition. Entraînements intensifs, renoncement à d'autres activités, concentration en vue des compétitions qui nécessitent que l'on renonce à toutes sortes d'activités ou de loisirs. Qui supporterait qu'un représentant d'une religion impose à ses ouailles ce qu'un entraîneur demande à ses sportifs ?

Travail professionnel, sport, diététique : trois situations où beaucoup sont prêts à s'imposer une ascèse, des renoncements importants, et donc à contrecarrer la réalisation immédiate de leurs besoins légitimes. Ceux qui ne se soumettent pas à de tels efforts en reconnaissent la légitimité et ne crient pas au scandale, si tout cela reste dans les limites du raisonnable.

Pourquoi l'évocation d'efforts similaires dans le domaine sexuel déclenche-t-elle tant de réactions ? Pourquoi l'introduction de la notion de volonté et de maîtrise de soi dans le discours sur la sexualité rend presque inévitablement le propos inaudible ? Est-ce parce qu'elles impliquent une abstinence sexuelle que les propositions de l'Église en matière de régulation des naissances sont frappées *a priori* d'interdit, avant même que puissent être envisagés les autres problèmes qu'elles soulèvent ? Il n'est pas question aujourd'hui de laisser quelque institution ou méthode que ce soit imposer, voire proposer aux individus libres que nous sommes des limitations à l'expression de ce désir-là.

La question est posée, je ne sais s'il est possible de la résoudre ici. Il me semble plus intéressant de contourner

l'obstacle, de chercher quel sens peut avoir la maîtrise de soi en matière sexuelle. Si elle apparaît comme un comportement qui aide à vivre et qui rend heureux, elle ne suscitera plus autant de réactions épidermiques. Mais si elle apparaît comme un renoncement volontariste, une privation subie mais vide de sens et presque impossible à vivre, elle semblera inacceptable.

Connaissance de soi

« Observe-toi toi-même » : revenons-y, car la maîtrise de soi nécessite une bonne connaissance de soi. On ne peut tenter de maîtriser ce que l'on ne connaît pas. La tradition monastique a compris la nécessité de compléter les normes de comportement par ce que Michel Foucault a appelé les « technologies de soi¹ ». La mise en œuvre du projet d'une virginité pour Dieu a nécessité le développement d'une analyse des mouvements intérieurs de la pensée et du désir qui sont à la source de la subjectivité moderne. Celui qui considère que les pulsions sexuelles ne sont que des forces obscures aux origines incompréhensibles ne risque pas de chercher à les orienter ni à les canaliser. Quand on parle de maîtrise de soi, il ne s'agit pas de rêver que l'on va supprimer le désir ou le déclencher à volonté, mais plutôt que l'on va apprendre à reconnaître les conditions de son développement, pour chercher à l'orienter vers une

1. M. FOUCAULT, *Les Aveux de la chair, Histoire de la sexualité 4*, Paris, Gallimard, 2018, p. 244. Voir l'ensemble du chapitre II.3, « Virginité et connaissance de soi ».

forme de réalisation qui soit la plus humaine possible. Il ne s'agit pas de se maîtriser pour chercher à ressembler à un modèle idéal plus ou moins asexué, mais de tenter d'intégrer les dynamismes de sa sexualité dans les aspirations les plus profondes que l'on porte en soi. Pour canaliser et orienter une telle énergie, il faut chercher à la connaître et à l'appivoiser. Cela ne peut se réaliser que dans une grande humilité car la réalité que l'on cherche à mieux connaître a toutes les chances de rester mystérieuse. L'énergie que l'on cherche à canaliser relève plus de l'inconscient et de l'involontaire que de la maîtrise de soi. C'est un travail voué à de fréquents échecs, sans doute, mais qui porte en lui un enjeu essentiel : devenir plus humain, là même où il nous semble que ce qui se passe échappe à notre humanité, à notre connaissance et à notre volonté.

**Peut-on se donner vraiment
sans exercer une certaine maîtrise
de son désir ?**

Dans les premiers siècles, les discours chrétiens sur le célibat et la continence sexuelle ont été très influencés par les théories stoïciennes de la maîtrise de soi. Et ceci doit nous alerter : ce discours, s'il veut rester chrétien, doit être clair sur son objectif ultime. S'agit-il de se prouver à soi-même la domination que l'esprit peut exercer sur la chair ? S'agit-il de détruire ce qui, en nous, semble si proche de l'animal ? Un tel programme serait bien triste, il n'inviterait qu'à un repliement sur soi et sur ses propres prouesses. On pense à ces adolescents vertueux qui tentent,

souvent en vain, d'améliorer leur record du nombre de jours où ils ont pu résister à la tentation... La finalité de la chasteté n'est pas de l'ordre d'un empire sur soi dont on jouirait autant que de l'exercice de sa sexualité. La chasteté, si elle est une vertu, a plus à voir avec l'humilité qu'avec la toute-puissance.

La maîtrise de soi, du moins telle que l'entend le christianisme, s'appuie sur un simple constat : celui qui ne se possède pas est incapable de se donner. Rien ne serait plus éloigné de l'idéal chrétien que de présenter cette maîtrise comme une impassibilité, une autosuffisance, ou une indifférence envers autrui. Au contraire, elle s'oriente tout entière vers la charité, c'est-à-dire le don de soi à Dieu et au prochain. Sans cet immense effort préalable de possession de soi, on n'apporterait aux autres que de l'agitation ou de l'illusion¹.

La tradition chrétienne associe donc la maîtrise de soi avec la connaissance de soi, sans tomber dans l'illusion d'une maîtrise absolue à laquelle rien n'échappe. Une telle possession de soi et de ses facultés laisserait la place un jour ou l'autre à un retour du refoulé d'autant plus tonitruant que l'on aurait eu l'illusion que la possession était totale, que l'on exerçait un contrôle complet sur soi-même.

Mais l'essentiel de ce texte ne réside pas dans la possession potentiellement ambiguë de soi, mais bien dans l'orientation, la finalité que l'on donne à un tel effort. Il est clair que si cette forme d'ascèse pousse celui qui la pratique à se refermer sur soi, à se contempler dans sa perfection

1. J.-L. BRUGÈS, *Dictionnaire de morale catholique*, Chambray, C.L.D., 1996, p. 267.

et sa pureté, sans un regard pour son frère, il risque fort de ressembler au pharisien que Jésus présente en train de prier avec pour seule motivation l'autocélébration. Il s'agit bien de se connaître pour pouvoir se donner, pour savoir ce que l'on peut donner, en vérité. Ce n'est que dans un effort de connaissance de soi que l'on pourra commencer à repérer, dans les diverses relations que l'on entretient, la part de possession de l'autre, la part de compensation que l'on cherche auprès de l'autre, etc.

La tradition chrétienne est claire sur ce point : il ne s'agit pas de s'oublier pour se lancer dans l'amour des autres sans être conscient de ses propres faiblesses et de ses propres attentes. Celui qui croit trop vite s'être oublié pour les autres risque de se retrouver lui-même au moment où il ne s'y attend pas. Il risque aussi de faire peser sur les autres le poids trop lourd de ses frustrations et de ses attentes inavouées. Il s'agit donc de se connaître, de faire en soi la vérité, car ce n'est que sur ces bases-là que l'on a une chance d'orienter la maîtrise de ses capacités d'aimer vers le seul but que nous propose l'Évangile : l'amour de l'autre, un amour qui rende vraiment libre celui qui aime et celui qui est aimé.

Se connaître, non pour tomber dans l'autosuffisance et le mépris de ce qui est corporel, mais pour être capable d'aimer l'autre, de l'accueillir et de le reconnaître. L'ascèse chrétienne ne consiste pas à tuer le désir, ce qui serait un vain combat, mais à l'orienter vers la seule activité qui rende la vie authentiquement humaine : la charité, l'amour de Dieu, du prochain et soi-même¹.

1. Voir chap. VII, p. 217 s.

La connaissance de soi et l'orientation vers le don de soi sont deux dimensions de la chasteté qui viennent encadrer la question de la maîtrise de soi. Pas de maîtrise sans connaissance de soi, pas de maîtrise de soi qui ait du sens si elle ne trouve sa finalité dans le don. Nous pourrions pousser plus loin l'analyse de la volonté dans la chasteté, mais il nous faut, pour le faire de manière concrète, préciser certains aspects de la continence incluse dans l'engagement religieux.

La place de la continence dans la vertu de chasteté

La continence, l'abstention d'activité sexuelle volontaire étant ce qui est le plus repérable dans nos formes de vies et ce qui semble le plus décalé par rapport aux comportements contemporains, il est aisé de la confondre avec la chasteté. S'engager dans la chasteté serait équivalent à s'engager à ne plus avoir d'activité sexuelle. C'est d'ailleurs souvent ainsi que des jeunes nous interpellent quand ils ne connaissent pas grand-chose à la vie religieuse : « Pour vous, le sexe, c'est interdit ? Vous n'avez pas le droit ? » Cette abstention est un signe fort et tangible du choix de donner toute sa vie au Christ. Décision qui, comme tout choix, comporte des renoncements à d'autres possibilités qui auraient pu être attirantes. Les personnes mariées qui vivent dans la fidélité à leur conjoint font une expérience analogue. Mais ce signe n'a de valeur que s'il est ordonné à la charité et à la chasteté. Que signifierait l'abstention sexuelle si elle ne produisait que de l'aigreur ou de l'agressivité, ou

si elle n'était que l'expression d'une incapacité personnelle ? On peut aussi remarquer que la conformité visible avec une telle norme peut endormir la conscience et lui éviter de discerner les lieux où la chasteté doit encore se développer. Certains s'imaginent être chastes, simplement parce qu'ils n'ont pas de relations sexuelles. Identifier une vertu à un état, c'est perdre tout dynamisme éthique et entrer dans une morale de la conformité à la norme. Dans ses *Conférences* qui ont nourri la vie spirituelle de générations de moines et de religieux en Occident, Jean Cassien marque nettement la différence entre continence et chasteté, en montrant que la première n'est que l'effort préparatoire à la seconde :

La chasteté ne se soutient pas par la garde d'une vie austère ; elle subsiste par l'amour qu'elle inspire et les délices que l'on goûte dans sa pureté même. Tant qu'il reste quelque attrait pour la volupté, on n'est pas chaste, mais continent seulement. [...] Tant que nous éprouvons les révoltes de la chair reconnaissons que nous ne sommes point parvenus aux cimes de la chasteté, mais que nous restons encore sous le sceptre débile de la continence, fatigué de continuer le combat, dont l'issue demeure nécessairement douteuse¹.

La chasteté peut être aimée car c'est une vertu : elle est une capacité à faire le bien et à agir avec plaisir et aisance. La continence en est soit le signe, car celui qui choisit de vivre la chasteté pour le Royaume n'est pas disponible pour une relation exclusive qui suscite des relations sexuelles,

1. JEAN CASSIEN, Conférence XII, 10, 1 et 3, dans *Conférences II*, Paris, Éd. du Cerf, 2009.

soit la préparation, car celui qui entre dans la voie de la chasteté doit commencer par rompre volontairement avec les habitudes du monde ou de sa vie passée pour découvrir une nouvelle manière de vivre. Mais l'abstention n'a pas de sens en elle-même et n'est pas aimée comme telle. C'est la chasteté qui peut être aimée, si elle est la source d'une manière de vivre et d'aimer qui convient au sujet. Il est amusant de voir la surprise que l'on suscite si l'on répond à ceux qui nous interpellent sur ce qui nous manque qu'ils n'ont aucune idée de ce dont ils sont eux-mêmes privés, ne connaissant rien du mode de vie qui est le nôtre. Ce n'est qu'une fois qu'elle est goûtée comme simplicité de vie, pureté et liberté du cœur, capacité à entrer en relation autrement que par la séduction que la chasteté peut devenir aimable et ne pas être vécue exclusivement comme une privation.

Si la plupart des consacrés respectent leur engagement de ne pas avoir de relations sexuelles, beaucoup d'entre eux, en revanche, connaissent la difficulté liée à la recherche d'un plaisir solitaire. Souvent ballottés dans leur jeunesse, ou à l'occasion de retraites, entre des confesseurs qui leur disent que cela n'a aucune importance et d'autres qui en font une raison valable de renvoi du noviciat ou du séminaire, il leur est difficile d'avoir des idées claires sur le sujet. Ici encore, les situations personnelles sont variées, depuis ceux pour qui il ne s'agit que d'un comportement d'adolescent dépassé depuis longtemps jusqu'à ceux qui souffrent de conduites compulsives ou addictives. Nous pouvons nous réjouir de vivre à une époque où l'Église a mis un terme à un discours assez obsessionnel sur le sujet, discours dont elle n'était pas l'origine, mais qu'elle avait emprunté à la

médecine – le bon Dr Tissot et ses confrères¹ ayant mené un combat acharné contre la masturbation bien avant que les prêtres ne leur emboîtent le pas. Mais l'obsession a laissé la place au silence et beaucoup de jeunes religieux et leurs formateurs s'en trouvent démunis. Le vœu de chasteté, pour ceux qui le prononcent, est un engagement non seulement à s'abstenir de relations sexuelles, mais de tout plaisir sexuel volontaire. Quelques repères peuvent permettre de situer cette question à sa juste place :

La culpabilité ressentie et exprimée dans le cadre de la confession est à regarder avec discernement. Un idéal de pureté, souvent confondu avec un état d'absence de désir, peut alimenter une volonté de résister avec force à toute pratique masturbatoire, et susciter une culpabilité très forte lorsque celle-ci survient. Il y a des monastères où elle pousse des religieux à rencontrer leur confesseur en urgence : il serait bon que l'on s'y pose la question de savoir si des fautes contre la charité ou des actes d'orgueil suscitent le même sentiment d'urgence. Le devoir du confesseur dans de telles situations est de rappeler le primat de la charité dans la vie chrétienne afin d'éviter cette course, perdue d'avance, vers l'absence de désir.

Tendre vers un mode de vie sans plaisir sexuel volontaire est un aspect du vœu de chasteté, certes, mais peut constituer un redoutable piège si cette façon de vivre est comprise comme un empire absolu exercé par l'esprit sur la chair. Derrière les accusations de « fautes contre la pureté »

1. Voir sur ce sujet l'enquête déroutante de J.-C. GUILLEBAUD, « Onanisme et délires scientistes » dans *La Tyrannie du plaisir*, Paris, Éd. du Seuil, 1998, p. 213-216.

en confession se cachent souvent des fantasmes de toute puissance, de maîtrise absolue de soi-même qui n'ont pas grand-chose de chrétien. Nous y reviendrons, mais il est indispensable que les efforts dans le domaine de la chasteté soient conjugués avec l'approfondissement de la charité et de l'humilité. Ce n'est pas une faute que d'être incapable de tout maîtriser en soi. La question morale, le seul défi qui vaille la peine d'être relevé, est l'application de la maîtrise de soi à ce qui peut être maîtrisé. On n'arrête pas plus le désir qu'on ne peut stopper un fleuve. Mais comme un cours d'eau, le désir peut être progressivement dévié, tourné vers une autre direction. Beaucoup de jeunes entrent aujourd'hui au séminaire ou au noviciat en ayant déjà eu des expériences sexuelles, aussi les habitudes prises, les images présentes dans la mémoire ne disparaîtront pas du jour au lendemain. Il faut beaucoup de patience pour trouver peu à peu un équilibre dans ces domaines.

Le grand défaut du plaisir solitaire est d'être solitaire. Usant de ce qui dans l'homme est là pour manifester une relation d'amour, il ne peut être que frustrant s'il est recherché dans une absence de relation, par un homme replié sur lui-même et sur ses fantasmes. Il est important que le combat mené dans ce domaine ne vienne pas renforcer un repliement sur soi. Beaucoup ont fait l'expérience de la paix qu'ils ont pu trouver lorsqu'ils ont su s'ouvrir à des relations avec d'autres, dans un autre registre que celui de la sexualité. Dans le même ordre d'idée, il faut relever le lien fréquent entre les défaillances dans la continence sexuelle et les situations de frustration. Lorsque la charge est trop lourde, que les relations humaines sont pauvres ou exclusivement de type opérationnel, lorsque la vie spirituelle ne

trouve pas les moyens de se nourrir, la vie d'un célibataire consacré lui semble bien vide de sens. Le plaisir solitaire lui apparaît alors comme une forme de compensation, forme d'autant plus délétère qu'elle accentue la frustration au lieu de l'apaiser, puisqu'elle pousse à rechercher en soi ce qu'il aurait fallu trouver dans la relation. Le combat à mener n'est pas alors de lutter contre, mais de chercher ce qu'il convient d'améliorer dans son existence pour retrouver la capacité à goûter ce qui y est bon et beau.

Enfin et peut-être surtout, il est indispensable de mener une réflexion sérieuse sur la place de la volonté. Faire de la masturbation un comportement qui serait toujours de l'ordre du péché, serait affirmer qu'elle est toujours volontaire, et alimenter le rêve de la maîtrise absolue. Mais, à l'inverse, refuser, sous prétexte de « déculpabiliser », de reconnaître la part de volonté qui peut y être impliquée, c'est dénier à l'être humain ce qui le distingue de l'animal et qui fait sa dignité. Approfondissons ces questions, en élargissant le champ à l'ensemble des comportements concernés par la chasteté.

Où se situe le volontaire ?

Selon Thomas d'Aquin, pour que l'on puisse parler de péché, il est nécessaire que l'acte soit un acte humain, volontaire et libre. Agir sous la contrainte, ou par distraction ne constitue pas un péché, même si l'acte en question est mauvais objectivement. Cette place essentielle de la volonté et de la liberté semble problématique en matière sexuelle. Ne sommes-nous pas emportés par un désir qui s'impose

parfois à nous avec une puissance devant laquelle rien ne semble pouvoir résister ? La sexualité n'est-elle pas par essence ce qui, en nous, échappe au contrôle de la volonté ?

Le discernement se doit ici d'être assez fin pour se tenir à distance aussi bien de la culpabilisation, qui est suscitée par le rêve d'une maîtrise de soi absolue, que par la déresponsabilisation entraînée par des conceptions fausses de la sexualité humaine. La lutte contre le péché et la recherche du bien doivent susciter non pas la tentation d'une forme de toute puissance exercée par le sujet sur lui-même, mais la reconnaissance honnête de ce qui, en lui, dépend de sa volonté. Il est possible que le désir sexuel suscite chez lui des conduites compulsives qui échappent à sa volonté, mais cela n'implique pas que la volonté ne s'exerce nulle part dans ce domaine. Tout l'art du confesseur est alors d'interroger une accusation de péché portant sur des actes involontaires pour aider le pénitent à nommer ce qui relevait bien de sa volonté et de sa liberté. Celles-ci peuvent s'exercer sur la façon dont est nourrie l'imagination – par des images, des conversations ou des lectures. Elles s'exercent aussi sur les composantes d'un équilibre de vie, car le sujet fait peut-être tout ce qu'il faut pour se sentir frustré, épuisé ou isolé. De même, la volonté peut s'exercer dans les manières de réagir devant la survenue du désir, ou les signes annonciateurs de sa survenue, car il est alors encore possible de choisir entre porter son attention ailleurs et se laisser fasciner.

La pratique de la masturbation relève très souvent de l'habitude, au sens que les anciens confesseurs donnaient à ce mot, un comportement répétitif et qui devient en grande partie irrépressible du fait de cette répétition. On parlerait sans doute aujourd'hui d'addiction car celle-ci ne porte pas

nécessairement sur des produits comme l'alcool, le tabac ou la drogue. Lorsqu'on est en présence de comportements de ce type, le pire conseil que l'on puisse donner est celui de concentrer tous ses efforts pour que cela cesse, car c'est le meilleur moyen pour renforcer la répétition. J'ai reçu un jour durant une retraite un jeune moine passablement perturbé par son confesseur à qui il avait confié ce qu'il considérait comme une rechute dans ce domaine, et le confesseur s'était mis en colère en lui disant : « Comment, tu as recommencé, mais je t'avais dit d'arrêter ! » Focaliser tout le combat spirituel sur cette question, au point d'en oublier les impératifs de la charité, va renforcer le repliement du sujet sur lui-même dont la masturbation n'est qu'un symptôme. Il va se mettre à compter les jours sans défaillance, ce qui ne rendra que plus fascinante la rechute. Tout cela va concentrer son attention sur son désir sexuel et ne faire que stimuler celui-ci. Il est indispensable, dans ces situations, de se rappeler la doctrine traditionnelle de la connexion des vertus et d'encourager le sujet à développer d'autres vertus dans des domaines où cela lui est possible. Le vice est un *habitus*, une capacité à agir d'une certaine façon. Lorsqu'un vice est solidement constitué, la manière d'agir qu'il commande est facilement accessible, alors que la manière contraire demande une force considérable. On ne peut que très difficilement, de ce fait, lutter frontalement contre un vice ; en revanche, on peut constater qu'il s'atténue lorsqu'on développe des vertus connexes, qui vont rendre l'accès au bien plus aisé que l'accès au mal. C'est une forme de conseil spirituel aussi ancienne que les Pères du désert. Même si ceux-ci n'avaient pas conceptualisé la doctrine des vertus comme le fera Thomas d'Aquin, ils

savaient conseiller à leurs disciples de s'engager dans des combats accessibles, plutôt que de s'épuiser dans des combats perdus d'avance. Il n'est peut-être pas possible pour le moment à ce jeune religieux de se libérer d'une habitude masturbatoire ancienne, mais il a peut-être la capacité à s'exercer au jeûne dans le domaine alimentaire, ou à l'égard d'internet. Si dans ces domaines il acquiert une certaine force qui le rend capable d'assumer le manque, il est fort probable qu'un jour ou l'autre ses comportements sexuels s'en trouveront transformés. Chez ce moine d'âge mûr qui a souvent l'esprit envahi le soir par des souvenirs datant des expériences vécues pendant son service militaire, la lecture de livres d'art ou d'histoire qui nourrissent autrement son imagination peuvent apporter un changement. Lorsqu'un combat semble urgent et impératif, lorsqu'une victoire totale semble la condition pour que la vie morale soit acceptable, c'est sans doute le signe qu'il est urgent de s'occuper d'autre chose...